

LA VIE MONTBRISONNAISE... IL Y A QUARANTE ANS

Montbrison, il y a quarante ans, semblait une ville bien tranquille, sans quartier neuf, sans tour H.L.M. Mais les anciens logements du centre ville, ainsi, hélas, que les taudis, étaient occupés et à cause de cette concentration, les rues et quartiers étaient plus animés.

Les durs événements de 1940-1945, les graves divisions s'oubliaient lentement. Certes, quelques citadins avaient bonne mémoire et se croisaient sans se regarder ou, si possible, changeaient de trottoir. Les dernières élections avaient amené une toute nouvelle municipalité mais, une fois l'événement passé, les travaux tant attendus pour épurer l'eau ne passionnèrent même pas ; l'épidémie de typhoïde ayant cessé, la peur avait disparu. Bref, on vivait à nouveau, avec les habitudes des gens d'un grand village où tout le monde connaît tout le monde...

Beaucoup d'artisans et de petits commerçants menaient la même vie modeste et calme de leurs parents. Ils travaillaient très habilement et consciencieusement ; leurs métiers, hélas, n'existent plus : forgerons, bourreliers, cordonniers, tonneliers... j'en oublie.

• Nombreux étaient les cafés où les artisans allaient avec un client ou un ami. On observait avec sympathie deux bourreliers très matinaux qui interrompaient souvent leur travail pour passer un moment dans le café voisin. Ils y commentaient les événements locaux et recueillaient tous les petits potins de la ville : un bel exemple de vie sans stress d'autrefois.

Des dizaines de petites boutiques ouvertes tous les jours dépannaient le client, les prix comptant moins que la qualité de l'accueil ou le service rendu.

Certes, il y avait aussi d'importantes manifestations de la vie collective, si bien évoquées par Madame Fournier dans ses souvenirs. Les anciens combattants défilaient la tête haute, eux étaient des vainqueurs... Leurs dirigeants parlaient fort et tenaient beaucoup de place. Ils exaltaient un peu le passé.

La procession de la Fête-Dieu constituait une attraction locale importante. Quel beau cortège avec de nombreux enfants, clercs en dalmatique, porteurs d'encensoirs et beaucoup de fidèles. Celle du Voeu de Ville, suivie en principe par les édiles, restait peu connue : l'épidémie de peste de 1646 était bien lointaine...

Les funérailles offraient l'occasion d'un témoignage de sympathie entre les familles. De plus, on accompagnait à pied le corbillard et la longueur du cortège marquait le degré de notoriété du défunt. La presse n'omettait pas de publier les noms des personnalités présentes... dans un ordre protocolaire. Assez fréquemment, un élu prolix prononçait l'éloge du disparu avec une telle générosité que la liste des mérites s'allongeait un peu trop, provoquant quelques sourires très discrets. Au retour du cimetière, une halte dans un café du faubourg de la Madeleine semblait une obligation.

De nombreuses associations musicales, sportives, mutualistes, professionnelles, parfois rivales, se partageaient des adhérents ou des membres honoraires : on se distinguait ainsi de l'autre... éternel besoin. Au Cercle Républicain, se réunissaient les amis de Monsieur Antoine Pinay. On ignorait si la loge des Francs-maçons existait encore. Les concerts de la Lyre dirigée par Monsieur Frot constituaient une occasion de rencontre et de détente tandis que s'ouvraient volets et fenêtres lorsque les P'tits Fifres défilaient.

Peut-être qu'après des années d'épreuves, les relations sociales étaient momentanément moins abruptes, du moins en apparence. Cela ne durera pas, chaque classe reprit rapidement ses distances.

Le simple citoyen se souciait peu des bruits de départ de l'Ecole Normale ou des Assises. La guerre scolaire n'avait pas la virulence ancienne malgré quelques zélés boutefeux.

Mais avant tout, il existait une vie de quartier. Les commerçants habitaient presque tous, au rez-de-chaussée, souvent une petite cuisine en arrière du magasin, et étaient attentifs au moindre incident. On cohabitait, on s'entraidait ou on ignorait les voisins dans une ambiance cordiale ou prudente. La fréquence des rencontres créait obligatoirement des liens, excitait la curiosité des commères.

L'épicier, modèle de brave homme, installait un "brûloir" de café sur le trottoir et une fois par semaine, embaumait le quartier. Toujours serviable, il ouvrait sa boutique de sept heures à vingt heures... et plus. Mais il se redressait fièrement lorsqu'il portait le drapeau des médaillés militaires.

Les soirs d'été, on mettait des chaises sur le trottoir et après souper, on bavardait dans le calme d'une rue sans circulation. C'était un très bon moment de relations amicales qui manquent beaucoup actuellement.

Et puis, il y avait aussi des instants de gaieté et de rires. Dans le voisinage vivait un couple, ramasseur de plantes, une profession sans obligation d'horaires. Ils se contentaient d'une pièce meublée avec une table, deux chaises et un lit... Après une bonne recette, leurs gosiers demandaient à être rafraîchis, et après boire, avaient lieu des scènes de jalousie, même des bagarres... Pendant plusieurs soirs, les gens du quartier, ravis, assistaient au spectacle. Parfois la scène se déplaçait : un soir, la dame qui, d'après les mauvaises langues, avait fait passer du bon temps aux soldats du 16ème - c'était vraiment des histoires anciennes - s'arrêta, titubante sur le bord du trottoir d'en face, puis persévérante, s'y prit à trois reprises pour pénétrer dans son couloir et s'affaler au bas des escaliers ! Son compagnon mangea le bord d'un verre, un jour de fête de Saint-Aubrin, au grand affolement de la serveuse. Le lendemain, il allait fort bien. La fête continuait suivant l'argent disponible et, malgré leur régime irrégulier, ils devinrent très vieux.

On manque maintenant d'animateurs de quartiers aussi inoffensifs et pittoresques. Au sommet de l'équipe des originaux trônait la "Patte à l'oeil", femme instruite qui se complaisait dans une sorte d'ancre, au flanc du Calvaire. Elle avait cependant plusieurs résidences secondaires : les ponts du Vizézy et les passages couverts.

Assise par terre, elle dormait ou déployait le contenu de son cabas, souvent vin rouge et charcuterie. Elle ignorait les curieux et chantonnait. O surprise ! on trouva, un jour, un de mes neveux, à la santé fragile, mangeant le saucisson avec la "Patte à l'oeil", qui l'avait gentiment invité. Imprudent neveu, ramené au logis et plongé aussitôt dans un bain ! Il n'eut pourtant aucun ennui de digestion... Et puis, la "Patte à l'oeil" disparut, le pittoresque en souffrit.

Bien des petites histoires de la vie passée ont été oubliées.

Peu après ces grands événements, Montbrison surprit par sa fronde "poujadiste", ses manifestations qui inquiétèrent l'administration. Les petits commerçants et artisans pressentaient leur disparition. Une bombe explosa dans le bureau des impôts sans - par miracle - faire de victimes... Les hommes politiques, quelles qu'aient été leur fonction et leur célébrité, furent chahutés (Georges Bidault, Antoine Pinay, Claudius Petit). De mémorables réunions eurent lieu salle de l'Orangerie, la petite ville devenait un peu folle.

Et puis le centre fut déserté, on vint seulement y travailler. Les relations sociales disparurent et, le soir, la rue resta vide... plus de chaises sur le trottoir, ni de papotages.

Il y a seulement quarante ans... Madame Fournier, dans ses récits passionnants, remonte beaucoup plus loin. Mais, il m'a semblé qu'à côté de l'histoire de Montbrison, mon quartier avait la sienne.

André MASCLE

[*extrait de Village de Forez n° 56, octobre 1993*]